

## Ligne de faille

Angèle BASSOLÉ-OUÉDRAOGO, *Sahéliennes*, poésie, collection  
« Fugues / Paroles », Éditions L'Interligne, 2006, 168 p.

Paul Savoie

Number 135, Spring 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40991ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

### ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Savoie, P. (2007). Review of [Ligne de faille / Angèle BASSOLÉ-OUÉDRAOGO, *Sahéliennes*, poésie, collection « Fugues / Paroles », Éditions L'Interligne, 2006, 168 p.] *Liaison*, (135), 64–64.

# Ligne de faille

PAUL SAVOIE

POUR APPRÉCIER PLEINEMENT *Sahéliennes*, le recueil de poésie d'Angèle Bassolé-Ouédraogo, il faut savoir que le Sahel est une savane en bordure du Sahara, située un peu au nord de l'Afrique et qui s'étend de la côte Ouest à la côte Est. Dans la partie nord de cette lisière se trouve une région aride tandis qu'au sud s'étend une région plus fertile. Plusieurs pays partagent de façon plus ou moins grande ce territoire, y compris le Sénégal, le Cap-Vert, la Mauritanie, le Mali, le Burkina Faso, le Niger, le Nigeria, le Tchad, le Soudan, l'Éthiopie et l'Érythrée, ce qui engendre plusieurs conflits et accrochages. Dans le Nord, il pleut assez rarement, tandis qu'au Sud la végétation se fait plus riche et abondante. Les espèces animales ont tendance à migrer du sud au nord dépendant des saisons et selon les conditions atmosphériques, comme doivent souvent le faire les gens qui peuplent cette région. Le climat fait donc des habitants des semi-nomades, empruntant un style de vie nommé transhumance ou migration périodique. Cette notion de nomadisme traverse le recueil comme une ligne de faille striant le dessous d'un continent. On n'y échappe pas. Pour survivre à la menace constante, il faut se déplacer sans cesse afin d'éviter le cataclysme.

Le nomadisme dont il est question ici se situe aussi bien au niveau de la géographie que de l'état d'âme. *Sahéliennes* évoque la tragédie du continent africain en déroute perpétuelle, avec des secousses qui viennent autant de la terre elle-même que des habitants. Quiconque vit dans cette région se rend vite compte qu'il n'est pas suffisant, comme pour le bétail qui change périodiquement de lieu de pacage, de filer d'une zone à une autre afin de trouver refuge. Car les zones se font traverser, ravager, dévaster de part en part. Ce n'est pas seulement le désert qui menace le paysage, intérieur aussi bien qu'extérieur, mais le principe même de désertification qui semble s'être emparé de l'esprit et du cœur des Africains, une capacité de transgresser, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur de son territoire. Le mal qui ronge un pays en particulier déborde les frontières, s'étend comme une plaie, dans son sens biblique le plus ravageur.

*Sahéliennes* se lit comme un cri du cœur, une blessure qui ne cesse de faire mal et qui ne semble pas vouloir guérir. À la fois incantation, d'une force poétique déchirante, et plaidoyer, pour faire sonner toutes les alarmes, ce recueil ne se chuchote pas. Il se crie à voix haute. L'auteure semble dire : il est désormais trop tard pour la contemplation, pour le recueillement, pour la méditation même. Il faut monter sur les toits et annoncer la mauvaise nouvelle. Et elle le fait à la fois en tirant de ses propres tripes le langage d'effroi et en exprimant l'horreur devant les images venant de ce continent en désarroi et en constante dissolution. On comprend son inquiétude, et sa déception aussi. C'est de son pays qu'il s'agit ici. Et, elle le souligne, elle n'est pas la seule des siens à témoigner de l'effritement, du glissement progressif vers un point de non-retour. Comme preuves à l'appui, elle insère, ici et là, des vers d'auteurs

africains bien connus, David Diop, surnommé le poète de la négritude, et Aimé Césaire, avec qui elle partage les mêmes déceptions face aux «détresses infinies» qui se trament devant elle et devant le monde entier.

Sa migration à elle s'exprime de différentes façons et a plusieurs fonctions. Puisqu'elle ne vit pas physiquement en Afrique, l'exil la définit, devient un mode d'être, la protège en quelque sorte contre l'enlèvement puisqu'il lui permet de jeter un regard objectif sur ce qui se passe là-bas. Mais l'exil dépasse son histoire personnelle. L'auteure se laisse habiter non seulement par son propre pays natal, la Côte d'Ivoire, et sa ville natale, Abidjan, mais également par l'Afrique tout entière, avec ses mouvements, ses croisements, ses axes, son passé. Elle vit au Canada mais effectue, dans son âme du moins, un va-et-vient constant vers ce que ce pays représente pour elle. Elle souffre terriblement de cette maladie dont est atteint son pays et contre laquelle elle n'a que sa propre mémoire ainsi que l'écriture à offrir comme possibilité de guérison. Elle aimerait croire en un salut possible, mais elle se demande s'il n'est pas déjà trop tard. Son propre nomadisme se calque, en quelque sorte, sur le mouvement incessant que symbolise pour elle, dans toutes ses contradictions, le Sahel, à la fois une zone intermédiaire qui offre une couche continue d'existence et représente les extrêmes du possible : d'un côté le désert, à la fois source de beauté et de désolation ; et de l'autre, la terre fertile, qui pourrait nourrir et désaltérer mais qui sert souvent de nouveau prétexte pour s'entre-déchirer. Où se situer par rapport à ces pôles ?

Pour Angèle Bassolé-Ouédraogo le salut, c'est-à-dire la fin de ce cycle infernal d'autodestruction, ne semble pas pouvoir s'échafauder par des mains d'hommes, devenus là-bas, comme partout ailleurs, plus habiles à défaire qu'à construire des pays habitables. Le salut ne viendra que lorsque l'on tiendra compte des paroles de femmes, ces porteuses d'Afrique aussi bien que porteuses de la planète entière, qui non seulement dénoncent l'oubli mais savent se tenir debout, cultiver la terre, protéger les enfants, ces «mères-courage» qui ne succombent pas à la tentation du néant, ces Weemba, ou prophètes, qui «valent mieux que les hommes» et qui ne se laissent pas écraser par les «cauchemars» qui risquent d'ensevelir l'Afrique tout entière.

Ces femmes, chose certaine, sauraient s'arranger avec les contradictions, les extrêmes opposés de la terre, tandis que les hommes, eux, s'occupent de leurs «récoltes ensanglantées».

Un livre rempli de détresse et, malgré tout, d'espoir. ■

Angèle BASSOLÉ-OUÉDRAOGO, *Sahéliennes*, poésie, collection «Fugues / Paroles», Éditions L'Interligne, 2006, 168 p.

*Paul Savoie est l'auteur d'une vingtaine de livres. Il vit à Toronto.*

